

Préface pour Olivier Filleul « Ofil »

La peinture serait-elle sous influence, un art soumis au caprice du temps ? Il y a quelques décennies, tous ou presque annonçaient sa mort. Peu d'années auparavant, on ne valorisait de tous côtés qu'une tendance révolutionnaire, surgie dans les premières années du siècle pour dominer toutes les expressions et rénover radicalement la plastique. Pour nommer le changement, on hésitait, l'annonçant tantôt abstraction, tantôt non-figuration : autant proclamer son caractère radical ! Mais on le constate, la tradition millénaire avait la peau dure. De plus, à Barbizon comme à Pont-Aven, en passant par la vallée de la Seine, le XIXe siècle l'avait élaguée, oxygénée. Aussi le réalisme résistait-il, florissant, voire épanoui bien que la mode lui fût contraire. Et dans ses trois composantes principales, la figure, l'objet, le paysage, son pouvoir d'attraction restait intact sur tant d'artistes, émérites ou débutants.

De fait, lorsque lui pesèrent les contraintes de la vie parisienne et le tracassant professionnel de la gestion, la nature séduisit Olivier Filleul, l'engageant à la rupture ; à ses yeux, la campagne, la province n'avaient en rien perdu leur charme. Après quelques pérégrinations insulaires, il s'établit en Bretagne, choisissant le bocage, peu éloigné des polders dégagés du pays de Dol ou des anses, des ports de la côte. Le pari de ce virage hardi paraissait téméraire. Même s'il avait toujours baigné dans le milieu – ses parents et ses grands parents étaient peintres – la distance reste longue entre affirmer par le dessin un talent de caricaturiste et vivre de ses gouaches, sur une terre où de surcroît les peintres pullulent en tout endroit. Mais depuis 2009, la volonté fut tenace et le travail assidu, moins pour découvrir des sujets (tous avaient été exploités depuis deux siècles) que pour définir une façon nouvelle de les traiter.

Là, l'originalité du jeune peintre s'affirme déjà et il convient d'y voir un signe des plus encourageants. D'abord, le réalisme le porte à traiter des champs, les prés, les haies, les ruisseaux et les chemins ruraux et il s'efforce d'en saisir ce qu'il appelle « le mystère ». Mieux, l'artiste lève les yeux vers la lumière haute et la masse des nuages qu'il perçoit lourds, épais. Il sait les traiter de gris et de noir ; il capte au sol les trouées claires, les taches de soleil, jouant avec finesse des reflets, des flaques, des ornières, ultimes traces de l'averse récente. Ce faisant, il entre de plain pied dans une traduction subtile du paysage breton, retenant l'essentiel : le caractère maritime, mais aussi l'accessoire : les clôtures, les arbres émondés, le contraste entre le dos et l'étendue ouverte. Existe-t-il, pour un peintre, meilleur signe de réussite qu'approcher le secret d'un pays, que dépasser la petite réussite de ceux qui l'on précédé ?

Voilà le but déjà deviné et sitôt visé : imprimer sa vision au paysage et la faire reconnaître par tous, comme autrefois John Constable en 1816, face aux nuées au dessus de Weymouth Bay, ou Rosa Bonheur modelant en 1849 la terre épaisse, labourée par les bœufs blancs du Nivernais, sans oublier le rapport qu'en 1895 sut établir Henry Moret, entre la fin de l'hiver et le sol rose violacé que l'on roule en avril. Autant d'images vraiment inoubliables, qui transformèrent le regard commun sur la nature. Puisse Olivier Filleul suivre cette voie difficile et marquer son art d'une empreinte indélébile.

René Le Bihan (Août 2011)

- ancien conservateur du musée des Beaux Arts de Brest (1964-2002)
- critique d'art, écrivain.